

Jean-Louis Le Breton

Fafouine Babouin

**Votez Gascon !**



## Chapitre 1

L'odeur est pestilentielle et la température insupportable. C'est l'enfer des narines dans ce gourbi. L'Himalaya de la puanteur. Un relent de mort qui vous saute au nez et file direct au tréfonds du cerveau pour vous tenailler les neurones. Un entêtant parfum dont on voudrait se débarrasser en soufflant du museau, mais qui s'accroche à votre paroi nasale comme un pou sur une tête de chauve. Et pour parfaire cette agression olfactive, la vision dantesque qui m'assaille achève de me soulever les tripes. Mes pupilles se dilatent autant que mon estomac qui manifeste sa ferme intention de m'envoyer au refile sans sommation. Je sens venir la gerbe qui, comme la marée s'approche du Mont-Saint-Michel, remonte à la vitesse d'un cheval au galop. J'aurais beau me coudre les babines avec du fil d'Écosse, rien n'empêcherait ce tsunami gastrique de dévaster ma voie royale œsophagienne qui a vu défiler tant de tendres foies gras et de délicieux magrets. Bousculant mes voisins, je pousse brutalement la porte en ferraille rouillée qui s'ouvre vers le monde extérieur. Pas le temps d'admirer le paysage. Pas le temps de faire de l'œil à ce joli soleil qui éclaire la campagne gersoise d'un sourire bienveillant. Je rends tripes et boyaux dans une rafale de hoquets. Mes jolis escarpins rouges sont

constellés d'éclats de mes remugles acides et j'essuie le bas de ma jupe avec un mouchoir en papier hâtivement sorti du fond de mon sac. Une main m'attrape l'épaule.

— Faut reconnaître que c'est pas joli joli comme spectacle. Maintenant, on n'a pas idée de se pointer dans un élevage de canards habillée comme une pétasse parisienne... Tu pouvais pas te fringuer autrement, Fafouine ? Regarde-moi ça. T'en as mis partout... J'te jure !

La tendresse n'est pas la qualité première de ma collègue Justine Laberlue.

— Pas eu le temps de me changer, je lâche entre deux remontées aigres.

— Ben, tu viens d'où ? demande-t-elle en sortant un affreux mouchoir de la poche de son pantalon et en me le tendant. Tiens, essuie ta fiole. T'as une tête de lendemain de cuite.

La vue de cet infect morceau de tissu dans lequel même une huître refuserait de coucher me replonge dans les affres de l'horreur. Je retourne à la dégomillade. Pliée en deux, je fouille frénétiquement dans mon réticule. Victoire : j'en sors un dernier mouchoir en papier ! Haletante et nauséuse je m'essuie le visage et je crache par terre.

— Pas très élégant pour une jeune femme de ta classe, commente la perfide Justine.

Je la flingue du regard :

— T'aurais pu me prévenir : mille canards éventrés, baignant dans leur sang, dans leurs tripes et dans leurs fientes, c'est plus de la boucherie, c'est du génocide !

— Je t'avais bien dit qu'il s'agissait d'un truc pas ordinaire...

— Je ne m'attendais pas à une horreur pareille : un carnage ! Une hécatombe ! Une extermination ! Et l'odeur...

Elle veut m'aider à me redresser, mais je la repousse en pataugeant dans la bouillasse. Car le terrain qui entoure ce

bâtiment d'élevage ressemble à Verdun pendant la bataille. Pas un brin d'herbe. Des ornières de terre grasse et collante. Bref un lieu totalement inhospitalier pour un être de raffinement et de délicatesse comme moi.

— J'en ai ras le bonbon, je me tire !

Associant le geste à la parole, je me dirige vers ma petite Smart garée sur un terre-plein bitumé à quelques mètres de là. J'ai beau lever les genoux, la glaise adhère à mes semelles et j'ai la sensation de marcher dans un chewing-gum à la réglisse. Ce qui fait beaucoup rire Justine qui, elle, est en jean et porte des bottes d'agriculteur.

— Tu ne m'as toujours pas dit d'où tu venais ? crie-t-elle en rigolant. T'étais à Paris ? T'arrives d'un défilé de haute couture ? On se revoit quand ?

Je peste de m'être laissée piéger dans ce trou répugnant. Je suis une fois de plus victime de mon insatiable soif de tout savoir. C'est plus fort que moi. Il suffit de m'agiter un grelot sous le pif et je rapplique immédiatement. Je suis née avec le gêne de la curiosité plus développé que la moyenne de mes contemporains. Le moindre fait divers m'attire. Par effet de ricochet, j'attire moi-même tout un tas d'emmerdements. Ils me tombent dessus comme un tas de fumier sur la tête d'un lombric. Et, passé le choc, je frétille dans cette mélasse avec l'agilité d'une main de pianiste sur le clavier de son instrument. Il me faut juste un temps d'adaptation. Quand on plonge dans une mer bien fraîche après s'être fait bronzer la couenne sous le cagnard, il y a toujours un choc thermique. Je suis en décalage. J'ai roulé toute la nuit. Hier soir, je roucoulais dans une soirée d'ambassade à Paris. Et ce matin, il y a eu ce coup de fil de Justine me demandant de la rejoindre toutes affaires cessantes. J'ai bifurqué sans même m'arrêter à la maison pour prendre une douche ou boire un café.

J'ouvre le coffre de ma voiture. J'y prends un sac en plastique qui traîne entre deux valises. Je le vide de son contenu. Je m'assois sur la banquette et je glisse mes pompes dans le sac pour ne pas salir l'intérieur de ma caisse. Tant pis, je vais conduire pieds nus.

— Rendez-vous cet après-midi à l'agence ! je crie à Justine qui m'observe, moqueuse, les poings sur les hanches comme une vieille paysanne punk.

Je lève le camp. Et en circulant sur les petites routes qui se tortillent lascivement au milieu des collines de verdure, je sens une douce tranquillité m'envahir petit à petit et chasser les miasmes de cette visite au cœur de l'horreur. Je voulais du fait divers : je suis servie ! Et la journaliste qui sommeille au plus profond de moi-même reprend le dessus sur la chochette pour se poser les bonnes questions : qui a eu l'idée perverse et cruelle de trucher à l'arme blanche un bon millier de canards ? De les saigner et de les éventrer à vif ? Et dans quel but ? N'ayant pour l'heure aucun élément de réponse à ma disposition, je trace mon chemin vers la maison familiale. Ce havre de paix où je viens périodiquement me ressourcer. C'est aussi mon habitation principale quand je ne suis pas en mission à l'autre bout de la planète. La bâtisse est très grande et belle avec son corps d'ancienne ferme autour d'un patio ouvert, ses murs veinés de solides colombages en chêne. La piscine qui reflète le bleu du ciel conserve le souvenir de mes jeux de gamine. Et au-dessus de la porte, le chiffre 1890 gravé dans le bois témoigne de la date de construction de la maison. Je l'ai partagée longtemps avec mon père qui m'a élevée. J'y vis seule désormais depuis que mes parents, séparés pendant des années, se sont enfin retrouvés<sup>1</sup> et ont décidé de passer leurs vieux jours sous le soleil de la Tunisie. Nostalgie, quand tu

---

1 Voir les épisodes précédents.

nous tiens. La pensée de cette longue période d'absence de ma mère me fiche du vague à l'âme. À peine a-t-elle réintégré le foyer, après avoir disparu pendant plus de vingt ans, que la voilà déjà repartie avec mon père. Au lieu de « Babouin », notre patronyme pas toujours facile à porter, nous aurions dû nous appeler la famille « Bougeotte ». Mais c'est comme ça. Je ne me plains pas. Ils sont heureux tous les deux et moi j'ai de quoi m'occuper.

L'agence Cyrano, officine de presse (côté face) et cellule d'intervention liée au Neuvième Bureau (côté pile), créée par moi-même et mes collègues Justine Laberlue et Kévin Mangin, ne manque pas de travail. La presse locale nous commande régulièrement des enquêtes. Et le contre-espionnage fait appel à nous pour des missions diverses. La couverture de journaliste est parfaite et nous permet de voyager librement sur (presque) toute la planète... Évidemment, la situation peut paraître schizophrénique vue de l'extérieur. Mais nous la vivons bien. J'aime mon existence qui se partage entre les règlements de comptes à Clochemerle et « mission impossible » aux quatre coins du monde. Je m'efforce de porter haut les couleurs de notre région, la Gascogne, car bien que citoyenne du monde, mon petit cœur tambourine au son des bandas, mon œil s'allume à la vue d'un joli magret en rosace et mon père m'a transmis son amour du floc et de l'armagnac. Pourtant, vous le savez, je surveille vachement ma ligne. 1,70 m pour 60 kilos, ce qui correspond pile-poil au poids idéal de la femme parfaite selon la formule du professeur Lorentz. Je vous la donne, faites le calcul : votre taille en cm moins 100, moins votre taille en cm moins 150, le tout divisé par 2. Soit, dans mon cas, puisque vous vous intéressez aux chiffres (j'en vois qui roupillent au fond de la page) :  $170 - 100 - (170 - 150) / 2 = 70 - 10 = 60$  kilos. Je suis la femme modèle avec, peut-être,

un léger gonflement au niveau des chevilles. Ajoutez à cela une merveilleuse trilogie de 90 (tour de poitrine), 65 (tour de taille) et 90 (tour de hanches) et vous n'aurez qu'une petite idée de l'effet que j'exerce sur Messieurs les Hommes... et Mesdames les Femmes ! Depuis quelque temps, j'ai décidé de porter les cheveux mi-longs. Je conserve ainsi le charme blond de la féminité et je profite du côté pratique pour les shampoings. Alors, allez-vous me dire, cette fille est sans défauts. Elle est trop bien, ce n'est pas possible. Rassurez-vous, j'ai mon lot de faiblesses et d'imperfections. Je suis très gourmande (mais j'ai la chance de brûler les calories au lance-flammes de mon fougueux tempérament). J'aime bien boire (mais j'ai un foie en béton armé hérité d'un arrière-grand-père normand qui buvait sa bouteille de calva quotidienne et qui est mort à cent ans en ratant une marche d'escalier pour descendre faire le plein dans sa cave). Il m'arrive aussi d'être égoïste, bavarde et superficielle, mais uniquement en présence d'imbéciles, de machos ou de dégénérés du bulbe. Enfin, sur le plan sexuel, j'aime autant les hommes que les femmes, mais ça, vous le savez déjà si vous me suivez depuis que j'ai pris la plume. Ce qui peut être considéré comme une tare si on se place du point de vue des Ayatollahs ou comme une ouverture d'esprit si on a lu toute la prose de Colette, d'Henry Miller ou d'Anaïs Nin. Le sexe fait partie de ma vie, je peux vous en parler librement (je sais que ça vous intéresse), mais je ne suis attachée à aucune personne. Ce célibat n'est pas le fruit d'une volonté délibérée. La trentaine à peine passée, je pourrais chercher à me caser. Mais j'ai l'impression que la vie de couple m'enlèverait plus de liberté qu'elle ne m'en amènerait. Préjugé stupide, penseront tous ceux qui sont casés et vivent un bonheur tranquille. « T'as le temps de voir venir » penseront les autres. Ceux qui savent que l'existence



à deux est une perpétuelle course aux compromis où chacun passe son temps à raboter ses envies, faire taire ses pulsions et étouffer tout ou partie de ses désirs intimes. Sur ce plan-là, je suis libre et bienheureuse de l'être.

Et l'enfant ? me direz-vous, car vous avez été élevés dans l'idée que la femme est sur terre pour procréer, qu'une famille c'est un papa et une maman, et parce que votre frère et votre belle-sœur vont défiler à la *Manif Pour Tous* avec leurs gosses et invitent le curé de la paroisse à dîner une fois par mois. Je vous répondrai que je m'en fiche. Je ne me sens pas prête à porter un lardon, à me retrouver avec un bide énorme et des vergetures sur les cuisses. Je laisse à d'autres les plaisirs de l'accouchement, de l'allaitement et des changements de couches. Tant pis si je rate le coche de l'horloge biologique. J'ai l'intime conviction que mon destin est ailleurs. Et pas la peine de me taxer d'égoïsme narcissique : je passe mon temps à m'intéresser aux autres et à écrire leur vie dans mes articles. Je cherche, j'interroge, je rencontre (je couche aussi parfois), je fouille, je fouine... D'où mon surnom de Fafouine parce que, pour ceux d'entre vous qui ne le sauraient pas encore, mon vrai prénom est « Fabienne ». À dire vrai peu de personnes l'utilisent. L'appellation « Fafouine » est entrée dans les mœurs. Faudrait que je songe à la déposer. Encore une fois, je m'en fous. J'ai de l'argent. Suffisamment pour arrêter de travailler quand je veux et me mettre les doigts de pieds en éventail au bord de l'eau.

Mais voilà : je suis teigneuse, acharnée, obstinée et avant tout obsédée par l'envie de tout connaître, de tout comprendre et d'observer mes contemporains. Tous les individus m'intéressent : les grands, les petits, les gros, les maigres, les riches, les pauvres, les gentils, les salauds, les frustrés, les obsédés, les libérés, les causeurs, les taiseux, les sensibles,

les brutes, les intellos, les crétins, les citadins, les bouseux, les subtils, les lourdingues. La chair humaine est le gâteau des écrivains et le plat de résistance des journalistes. Et, croyez-moi, j'ai de l'appétit. Je mords dans mes congénères avec plaisir. Pour voir ce qu'il y a sous la croûte. Pour tenter de savoir ce qui fait l'essence du comportement. Décoder les mystérieux algorithmes qui, à partir d'un bébé souriant tétant le sein de sa mère, produisent des enfoirés comme Hitler, des braves mecs comme l'abbé Pierre ou des gens moins célèbres, mais pas moins passionnants pour autant comme ma boulangère ou mon coiffeur.

C'est donc avec un petit pincement au cœur que je ramasse la clé cachée sous un pot d'hibiscus et que je rentre à la maison. Je constate avec délectation que tout est nickel dedans comme dehors. J'ai fait appel aux services d'une femme de ménage et d'un jardinier (ou d'un homme de ménage et d'une jardinière, je n'ai pas d'idée arrêtée sur le sujet). Petit bémol : je ne les ai encore jamais rencontrés. J'ai chargé Justine Laberlue de recruter du personnel pour moi quand mes parents ont quitté la maison, il y a de cela quelques semaines, alors que je séjournais encore à la capitale. À première vue, elle a fait les bons choix. La pelouse est tondue, les fleurs bien arrosées, l'eau de la piscine impeccable. Dans la maison, ça sent le propre et le bien lavé. Je vais balancer ma valise dans la chambre. Sur la table de la cuisine trône un paquet de courrier et de prospectus publicitaires. Sans y jeter un coup d'œil, je fonce à la salle de bains prendre une bonne douche. J'ai besoin de me débarrasser de cette odeur de canards morts qui me colle aux fringues et à la peau. En moins de temps qu'il n'en faut aux impôts pour vous taxer, je suis déjà à me prélasser sous le jet d'eau fumant. L'image persiste. Pauvres bêtes. Je ne suis pas membre de la Société Protectrice des

Animaux, mais la violence de cet étripage me révolte encore. Je me raisonne en me disant que, d'une façon ou d'une autre, ces volatiles auraient fini leur course dans une assiette ou un bocal de conserve sur une étagère de cuisine. Je connais les méthodes d'abattage des conserveurs : ils endorment le canard par un choc électrique avant de le tuer. On m'a juré que l'animal ne souffrait pas. Je ne tiens pas spécialement à vérifier. Mais dans ce que j'ai vu tout à l'heure, il y avait de la haine, de l'horreur et la volonté délibérée de tuer pour tuer.

Encore s'agit-il de volatiles et pas d'êtres humains. Ce n'est qu'une question de région. En Afrique, les fous de Boko-Haram égorgent hommes, femmes et enfants sans états d'âme. Et c'est sans parler de Daesh et sa cohorte de meurtres insensés au nom de la charia. Évidemment, mille canards ne pèsent pas bien lourd au regard de ces atrocités. Mais ici, dans le Sud-Ouest, un tel geste ne peut être considéré que comme une infamie, une monstruosité, un acte abject et haineux. On en voulait donc méchamment à ces petites bêtes et par conséquent à leur propriétaire qui se nomme Paul Cadestros et se trouve être l'oncle d'Ernest, le petit ami attiré de Justine Laberlue. Vous me suivez ? Non. Je répète : Justine Laberlue, ma collègue photographe, vit à la colle avec un garagiste prénommé Ernest, un rouquin maigrelet à la tronche en biais professant des idées d'extrême droite. Justine serait plutôt du genre anarchiste d'extrême gauche et le couple fait donc des étincelles. C'est l'oncle d'Ernest qui vient d'être ainsi spolié, que dis-je, blessé au cœur, touché au plus profond de sa chair : on a assassiné ses canards ! C'est comme si on égorgeait Donald Duck sur la tombe de Walt Disney. Le pauvre homme tirait une tronche de six pieds de long tout à l'heure. Paul Cadestros n'est pas n'importe qui dans la région. Cultivateur et éleveur de volatiles, il est aussi maire de notre commune

et conseiller régional estampillé droite très conservatrice. Dans un département qui vote plutôt à gauche, c'est dire qu'il n'a pas que des amis. C'est une grande gueule qui ne prend pas de gants pour exprimer ses convictions. Lesquelles se résument en quelques slogans bien frappés : les immigrés dehors, la France aux Français, les cocos et les socialos sont des cons, les banquiers sont des voleurs, les écolos nous font chier, y'en a marre des diktats de Bruxelles, on veut pouvoir chasser toute l'année. Tout en subtilité. Évidemment, ça ne plaît pas à tout le monde. De là à venir égorger son troupeau, il y a un pas que beaucoup ne franchiraient pas. Car à côté de ses idées contestables, il s'avère être un bon vivant, souvent bonhomme et rigolard, n'hésitant pas à lever le coude, fidèle en amitié et toujours prêt à rendre service. Je constate une fois de plus que le cœur et les idées ne font pas toujours bon ménage. Mon grand-père disait : « j'ai le cœur à gauche, mais le portefeuille à droite ». Une définition qui doit convenir à pas mal de nos concitoyens. Personnellement, je me méfie de la politique comme de l'eau bouillante. Mon idéal journalistique m'interdit de m'encarter dans quelque parti que ce soit. Je ne milite que pour la cause des femmes. Et encore, sans adhérer à aucune ligue ou association féministe.

J'en suis là de mes réflexions quand le téléphone sonne. Je noue une serviette autour de ma taille par pur réflexe de bienséance. Car je suis seule dans la maison. Je décanille de la salle de bains, les cheveux en bataille et les seins à l'air pour me précipiter sur le bigophone. L'appareil perche dans le grand couloir de l'entrée. J'arrive en glissade sur le carrelage et je décroche avant le déclenchement du répondeur. C'est Justine :

— Tu roupilles ? Je te sors du lit ?

Je lui lâche une bordée d'injures et de noms d'oiseaux pour

lui signifier qu'elle me dérange et que je ne comprends pas pourquoi elle m'appelle maintenant, puisqu'on doit se voir dans une heure.

— Y a du nouveau ! dit-elle.

— Accouche, parce que je suis à moitié à poil. Je sors de la douche et j'ai les cheveux mouillés.

— Paul Cadestros vient de se tirer une balle dans la tête...

— Non ? Tu déconnes !

— Comme je te le dis. À peine tu étais partie qu'Ernest et moi, on lui remontait le moral. Il voulait appeler l'abattoir pour ramasser les bestiaux crevés sans attendre. Je lui ai dit qu'il fallait faire venir les gendarmes d'abord. Il a dit « laissez-moi, ça va aller, je m'en occupe ».

— Et alors ?

— Ben on est sortis pour lui foutre la paix. Et en montant dans la Peugeot d'Ernest, on a entendu un coup de feu dans le bâtiment. On y est retourné fissa. Et là : l'horreur. Le Paulo s'était tiré un coup de fusil dans la mâchoire. Y avait des bouts de cerveau partout. Épouvantable. J'ai jamais vu mon Ernest dans un tel état. Tu penses, son oncle ! Le frère de sa mère ! Tout décapité ! La tronche éclatée au milieu de ses canards. Ah, j'te jure, j'en ai encore des haut-le-cœur.

Effectivement, c'est inattendu de la part d'un homme comme Paul Cadestros. Un battant. Un gaillard solide sur ses deux pieds.

— Comment tu expliques ça ? je demande à Justine.

— Justement, je ne me l'explique pas. Et Ernest non plus. On est là comme deux cons à se poser des questions en attendant l'arrivée des gendarmes. Je te rejoindrai plus tard à l'agence quand tout sera réglé...

— D'accord. Transmets mes condoléances à Ernest...

Sur ce coup-là, je suis un peu faux-cul, car je ne porte pas

Ernest en très haute estime. Non seulement je considère qu'il est un crétin notoire et un garagiste véreux sur les bords, mais aussi un militant d'extrême droite borné. Cela dit, c'est le petit ami de Justine. Elle l'a dans la peau. C'est comme ça, je n'y peux rien. Je me retiens donc de dézinguer l'amoureux de ma copine.

Je raccroche et, ô stupéfaction, je vois qu'un grand gars, plus noir qu'un tableau de Soulages est debout dans le couloir et m'observe d'un air amusé, les bras croisés sur la poitrine. Aussi sec, je retrouve mes réflexes de self-défense. Je me mets en position d'attaque, façon *Kung Fu Panda*. Le poing en avant, la narine frémissante et l'œil sombre. Ce qui a pour effet de faire glisser ma serviette par terre. Me voilà complètement nue. L'individu éclate de rire et son visage d'ébène s'éclaire d'une banane ultra-bright. Penaude, je rougis un brin et instinctivement, je couvre mon sexe des deux mains en tortillant des jambes. Il s'approche. Je recule. Il se penche. Je me recroqueville. Il ramasse la serviette et me la tend.

— Que faites-vous là ?

— Je suis Zoumana, votre nouveau jardinier !

Confuse, j'attrape le bout de tissu éponge pour couvrir ce que je peux.

— Désolé, dit-il. Je pensais qu'on vous cambriolait. Je ne savais pas que vous rentriez aujourd'hui... Je vais vous laisser...

— Euh oui, c'est ça. Revenez à un autre moment. Comment avez-vous dit ? Quel est votre nom ?

— Zoumana, madame. Je suis Malien.

— Ah, Zoumana. Pas courant comme prénom. Je suis ravie de faire votre connaissance. Mais vous pouvez me laisser maintenant...

— Je suis ravi aussi, madame Babouin. Et votre nom n'est

pas tellement courant, non plus. Vous remercieriez votre amie, madame Justine. C'est elle qui m'a embauché. Elle est très gentille !

Je voudrais bien me débarrasser de lui au plus vite, car la situation est embarrassante. Je ne suis pas spécialement pudique, mais pas exhibitionniste non plus.

— Oui, c'est vrai. Elle est gentille...

— Si je pouvais, je voterais bien pour elle, ajoute-t-il. Mais nous, les immigrés, on n'a pas le droit de voter. Même pas aux élections municipales. Pourtant, ça fait quarante ans que je vis en France...

— Pardon ? Que venez-vous de dire ? Voter pour Justine Laberlue ?

— Oui madame ! Je suis bien content de savoir qu'une personne comme elle se présente aux élections. C'est une très bonne chose.

La stupéfaction me fait tomber la mâchoire inférieure et relâcher à nouveau la serviette. Zoumana se marre. Justine se présente aux élections municipales ? Et je ne le savais pas ! Dans quel monde vit-on ?